

JACQUES MORIZE

ROUGE VAISE

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE SÉVERAC

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Sabine & Jean-Luc Tafforeau

© 2016 Éditions AO-André Odemard

Nouvelle édition révisée par l'auteur

Édition originale : Les Grilles d'Or, 2013

ISBN 978-2-917886-65-6

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-50-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

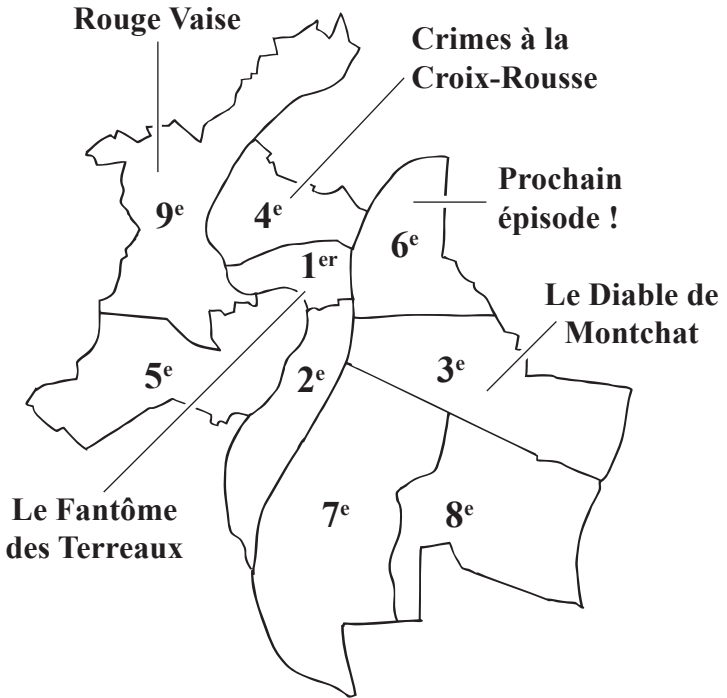
Les enquêtes du commissaire Séverac sont bien entendu de pures fictions. Elles s'ancrent cependant dans le paysage lyonnais, au point que non seulement des lieux, mais aussi des institutions de toutes sortes y jouent un rôle : police, justice, médias, culture...

Il est néanmoins évident que les personnalités et événements qui interagissent dans ce contexte sont, eux, de pure invention.

Toute ressemblance avec des personnes réelles ne pourrait donc être que le fruit du hasard.

LYON

LES ENQUÊTES DU COMMISSAIRE SÉVERAC



Une série signée Jacques Morize

Prologue

Il n'y avait que trois passagers dans le car SNCF qui, en fin de soirée, remplaçait les autorails de la ligne TER. Au fond du bus, deux jeunes encapuchonnés cachaient leur chichon, les écouteurs de MP3 vissés dans les oreilles. Proche de la porte, un homme, la quarantaine passée, tentait de lire un magazine automobile. Le visage poupin sous un chapeau marron, il était engoncé dans un pardessus de laine noir, une écharpe bleue nouée autour de son cou. Il regardait fréquemment à l'extérieur, tentant d'apercevoir le paysage fondu dans l'obscurité, puis il consultait sa montre.

Il se leva alors que le car passait un rond-point. Il demanda l'arrêt et s'avança jusqu'à la porte. L'environnement avait changé. À présent, la nationale était bordée de maisons. Les lampadaires éclairaient les façades d'une lueur blafarde un peu nauséuse.

L'autocar s'arrêta sans à-coups le long du trottoir. La porte s'ouvrit dans un gros soupir d'air décomprimé. L'homme hésita une fraction de seconde, puis s'élança en avant comme on se jette à l'eau. Dehors, il faisait étonnamment doux pour un mois de février. Un vent tiède assez fort balayait la route, venant du sud.

Après avoir observé les environs, l'homme s'en fut vers le nord d'un pas évasif, comme s'il était peu pressé d'atteindre son but. Soudain, il porta vivement sa main à son flanc, déboutonna son pardessus.

Son portable vibrait.

– Ouais ? grogna-t-il. Je viens d'arriver. Je serai là dans dix minutes... Non, inutile. Marcher me fera du bien... À tout à l'heure... Ah ! Tu dormiras ?

Il repartit d'un pas plus énergique. Il quitta le bord de la nationale pour emprunter le souterrain qui passait sous la route et rejoignait un lotissement pavillonnaire.

Dans ce tube bétonné, son pas résonnait comme s'il avait été seul au monde. Arrivé au milieu du tunnel, il lui sembla qu'un écho répondait au martèlement de ses semelles. Soudain inquiet, il se retourna. Quelqu'un s'était engagé à sa suite dans le boyau et marchait à grandes enjambées. Tétanisé, il resta figé tandis que la silhouette se rapprochait rapidement.

– C'est toi ? grommela-t-il lorsqu'il distingua le visage de l'arrivant. Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Chapitre premier

– Le corps a été découvert ce matin vers 6 heures par un type qui allait à la gare. Pas joli, hein ?

L'homme gisait sur le dos dans une flaque de sang noirci. Son visage n'existait plus. Il avait été comme écrasé, broyé par on ne savait quel instrument.

– Des papiers ? grommela Séverac en détournant le regard.

Car le spectacle était difficilement soutenable, même pour un flic habitué aux meurtres les plus sordides.

– On lui a certainement fait les poches. Elles sont vides. Pas de portable non plus.

Séverac se tourna vers Javelas, un type court sur pattes au ventre hydropique.

– Culbuto, ratisse le secteur avec tes deux acolytes. On ne sait jamais, l'assassin a peut-être balancé son arme, ou même le portefeuille après l'avoir vidé.

– Moi, je dis que c'est les manouches qu'ont fait le coup. Quand ils se sont installés sur le parking du gymnase, j'ai tout de suite dit au maire que ça nous vaudrait que des ennuis.

Le policier municipal avait la conviction des simples d'esprit. Campé les jambes écartées, les bras dans le

dos, boudiné dans un uniforme de nylon bleu sombre, il portait tout un attirail de « robocop » à la ceinture. Ne lui manquait que le flingue, et cette absence devait lui être d'une grande frustration.

L'équipe de la Scientifique achevait de prendre des clichés. Le légiste ôtait ses gants, son premier examen terminé. Le substitut échangeait quelques mots avec le maire du patelin, un petit homme nerveux d'une quarantaine d'années. Le tunnel était éclairé par des projecteurs portables qui jetaient une lumière crue sur ces lieux sans âme, gris et sales.

Séverac renifla un coup, dégoûté. Ça puait la pisse.

– Vous avez une cigarette ? demanda le toubib.

Abel tira un paquet de Rothmans bleu de sa poche, le lui tendit, en prit une à son tour.

– Merci, dit le légiste en se penchant sur la flamme du briquet. J'espère que l'on ne considère pas ce souterrain comme un lieu public... Figurez-vous que l'autre jour, je me suis fait agresser sur le quai de la Part-Dieu parce que je fumais en attendant mon train ! Vous verrez qu'un jour, nous les fumeurs, on se retrouvera en cabane pour mise en danger de la vie d'autrui !

Séverac hocha la tête sans répondre. Couché tard après une soirée de libations avec des potes de passage, il était d'humeur bougonne. Il avait la gueule de bois à fleur de peau et rêvait d'un double express accompagné d'un verre d'eau glacée. Il songea que ce patelin devait abriter au moins un troquet en son centre et qu'il irait y poursuivre l'enquête dès que les huiles seraient parties et le cadavre embarqué.

– Vos premières conclusions ? demanda-t-il au toubib qui tirait sur son clope comme un rescapé d'asphyxie pompe l'oxygène du masque.

– La mort remonte à une huitaine d'heures. Soit, clas-

siquement me direz-vous, à minuit, heure habituelle de tout crime normalement constitué. Je le saurai plus précisément à l'autopsie, surtout si vous parvenez à me préciser l'heure de son dernier repas. L'arrière de la boîte crânienne a été défoncé par un ou plusieurs coups d'un objet contondant qui pourrait être une massette rectangulaire. L'assassin s'est ensuite acharné sur la face, qui est totalement enfoncée comme vous avez pu le constater. On dirait qu'il a voulu gommer les traits de sa victime... À partir de là, soit le type qui a fait ça est un déséquilibré, soit...

– Soit l'assassin a voulu maquiller son crime en acte de déséquilibré, compléta Séverac qui connaissait ses classiques.

– Vous avez tout compris, commissaire. Si on allait s'en jeter un ? Je me sens barbouillé. Le froid, peut-être ? Et vous-même ne me paraissez pas au mieux de votre forme. Abus nocturne de spiritueux, si je ne m'abuse. Vous devriez essayer l'homéopathie, le mal par le mal !

Il partit d'un gros rire. Il n'avait pas grand-chose de commun avec son prédécesseur, un homme frêle et chafouin aux mœurs équivoques.

Le maire apostropha Séverac :

– Commissaire, peut-on faire enlever le corps ? Ce passage est très utilisé par les enfants qui évitent ainsi de traverser la nationale.

– Si monsieur le substitut ne s'y oppose pas, on peut l'emmener.

Le policier municipal vint se planter devant lui.

– Je vous emmène au campement des manouches ?

– Que voulez-vous que j'y fasse ? Sachez qu'une enquête criminelle ne se mène pas sur la base de préjugés. Et préjugé pour préjugé, apprenez que lorsqu'un

manouche tue, c'est d'une façon normale, si j'ose dire. Au couteau ou d'un coup de fusil, mais jamais à coups de marteau !

– Ou alors, c'est un manouche qui a voulu maquiller son crime en acte de déséquilibré, rigola le légiste. Mais là, on nage en pleine science-fiction.

*

Il y avait trois bistrots dans le village. Une honnête moyenne, si l'on considère que dans certaines localités de la France profonde, il n'y en a plus un seul. Le choix aurait pu être cornélien si l'un des trois ne s'était largement détaché du lot. Il offrait une terrasse accueillante qui donnait sur un terrain de boules ombragé de platanes. Certes, la terrasse n'était pas utilisable en cette saison, mais elle constituait un indice de convivialité qui mit d'accord le légiste et Séverac sans qu'il fût nécessaire de discuter.

Javelas et les deux « bras cassés » suivaient à quelques pas. Leurs investigations n'avaient rien donné, mais ils étaient ravis de pouvoir s'alcooliser de si bon matin.

Le légiste ne les déçut pas, commandant deux pots de mâcon blanc et du saucisson, que l'on servit avec du pain frais d'excellente qualité.

Le patron du bistrot, la soixantaine, avait une belle voix grave et un visage d'honnête homme au sourire facile.

– Vous êtes là pour ce meurtre ? demanda-t-il. Pas joli, à ce qui se dit dans le pays. On sait qui est la victime ?

– Pas encore, répondit le légiste, la bouche pleine. Le visage remodelé à coups de massette, faut y voir ! Sa propre mère ne le reconnaîtrait pas, ce pauvre homme.

Trois pochards étaient accoudés au zinc et buvaient un canon de rouge en remplissant des formulaires de PMU. Ils grommelaient des bouts de phrases indistinctes d'où surnageaient les mots « manouches » et « crouilles ».

Séverac éclusa son verre de blanc. Il ne savait trop par quel bout attraper l'enquête. Tant que la victime n'aurait pas été identifiée...

C'est là que Javelas le stupéfia.

– Y'a des cars qui s'arrêtent sur la nationale vers minuit ? demanda-t-il au cafetier.

– Je vais vous dire ça, j'ai les horaires. Il me semble bien.

Il farfouilla dans des papiers, chaussa des lunettes.

– Ouais, fit-il. Un car SNCF à minuit moins cinq. En principe, il s'arrête à la gare, mais lorsque les passagers le demandent, il les dépose à l'arrêt des cars du Rhône qui est sur la grand-route.

Culbutto vint se rasseoir, le regard fier. Séverac lui remplit son verre.

– Chapeau, Javelas. Te voilà occupé pour la matinée. Dès que tu auras terminé ton verre, embarque tes frères siamois et retrouvez-moi le conducteur de ce car. Tu m'appelleras lorsque tu auras du nouveau.

Le légiste rigolait :

– Ben mon vieux ! Vous ne poussez pas vos collaborateurs au zèle, commissaire. Le voilà bien récompensé pour sa trouvaille, le pauvre gars. Allez, soyez humain, remettez votre tournée avant qu'ils partent !

Grand seigneur, Abel commanda deux nouveaux pots et une autre assiette de charcuterie. Ses « bras cassés » mettaient les bouchées doubles, conscients du devoir qui les appelait. À leur grande joie, le patron remit sa tournée. Abel sentait sa gueule de bois s'éloigner et une

certaine euphorie le gagner. Mais il savait que c'était provisoire et que plus dure serait la rechute !

Le policier municipal entra avec fracas. Il fut salué par le bistrot d'un « salut Jean-François ». Il se planta devant la tablée, le regard réprobateur.

– Vous prenez un verre ? proposa le légiste dont la trogne avait rougi.

– Je ne bois jamais ! refusa Robocop avec une indignation à peine masquée. Surtout pendant le service !

– Qu'est-ce que ça doit être en dehors, ricana le toubib en liquidant le dernier pot.

– En tout cas, ça ne vous a pas coupé l'appétit ! Monsieur le commissaire, il y a une dame du village qui vient d'appeler, affolée. Son mari devait rentrer vers minuit, mais elle ne l'a pas trouvé au réveil ! Je me demandais si...

– Excellente déduction, le félicita Séverac. Je pense que nous allons identifier notre mort. Donnez-moi, je vous prie, les coordonnées de cette personne.

– Je vais vous accompagner, c'est un peu dur à trouver.

*

« M. ET MME LECOIN JEAN-PHILIPPE » : c'était écrit sur la boîte aux lettres. Un pavillon quelconque dans un lotissement récent où les maisons, toutes différentes, avaient néanmoins une certaine unité architecturale.

Une Mini noire stationnait devant le portail.

– Vous pouvez me laisser, ordonna Séverac.

Le policier municipal eut du mal à obtempérer. Il devait penser qu'ayant informé le commissaire, il avait le droit d'assister à la suite. Séverac lui jeta un coup d'œil incisif. Il se décida alors à remonter dans son antique 205 tricolore et démarra en faisant crisser les pneus.

Abel sonna. La porte s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années, brune aux cheveux courts, vêtue d'un pantalon et d'un top noirs. Le visage était plutôt agréable malgré l'expression, à la fois arrogante et vulgaire.

– Madame Lecoin ? Commissaire Séverac, police judiciaire. Puis-je entrer ?

– Il est arrivé quelque chose à Jean-Philippe ?

Une pointe d'inquiétude avait traversé son regard, humanisant un peu son expression.

Elle conduisit Abel dans un salon meublé d'imitations Empire.

– Madame, vous avez appelé tout à l'heure la police municipale...

– Non, la gendarmerie.

– Soit. Vous avez appelé la gendarmerie pour signaler que vous étiez sans nouvelles de votre mari, lequel devait rentrer dans la nuit.

– Est-ce qu'il a eu un accident ?

– Je ne sais pas encore, avoua Séverac. Était-il en voiture ?

– Non. Sa voiture a été pulvérisée dans un accident la semaine dernière. Hier, il avait une soirée entre collègues qui s'est achevée vers 23 heures. Il a pris le car SNCF qui passe à minuit sur la nationale. Je l'ai appelé à cette heure-là, il venait d'arriver. Je lui ai proposé de venir le chercher, mais il a refusé. Il préférerait marcher. Alors, j'ai pris des somnifères, car j'ai du mal à dormir sans, et je me suis endormie. Ce matin, j'ai emmené ma fille à l'école et ce n'est qu'au retour que je me suis inquiétée de ne pas le voir.

– Vous ne vous êtes pas aperçue qu'il n'était pas là en vous réveillant ? s'étonna Séverac.

– Nous faisons chambre à part. J'ai été voir dans la

sienne, elle était vide, le lit n'avait pas été défait.

– Savez-vous comment il était vêtu hier ?

Elle réfléchit un instant.

– Bah, il s'habille toujours pareil, un costume gris, des chaussures noires. Je pense qu'il avait une chemise bleue. En cette saison, il porte un manteau trois-quarts noir et peut-être une écharpe.

– Sa corpulence ? Taille, poids...

Elle trépigna soudain.

– Mais à la fin, me direz-vous ?

– Madame, répondit-il avec gravité, avant de vous dire quoi que ce soit, je préfère vérifier un certain nombre de choses. Répondez, s'il vous plaît, à cette dernière question.

– Il fait un mètre quatre-vingt-cinq pour cent cinq kilos, bredouilla-t-elle. Il est brun.

La messe était dite. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent, l'homme de ce matin était bien Jean-Philippe Lecoin.

*

Il avait appelé Annie et Nicolas en renfort. Il allait falloir interroger le voisinage. Lui se réservait les collègues qui avaient passé la soirée avec Lecoin la veille au soir.

L'épouse Lecoin avait pris la nouvelle avec davantage d'ennui que de peine. Manifestement, ce n'était pas ou plus le grand amour. Et d'ailleurs, ne faisaient-ils pas chambre à part ?

Il retourna à Lyon muni d'une photo d'identité récente et des numéros de téléphone de la famille. Un fixe et trois portables. Heureusement, un seul opérateur, ce qui simplifierait les démarches, mais n'en coûterait

pas moins un saladier à la justice : quatre-vingts euros par portable pour obtenir un listing des appels reçus et émis.

Abel se sentait grognon. Bien sûr, il y avait les séquelles de la soirée. Mais surtout, il ne parvenait pas à sentir cette enquête, et ça l'agaçait. Le mode opératoire pouvait laisser supposer que l'assassin était un déséquilibré, qui aurait agi au hasard, et on trouverait peut-être, en fouillant les archives, un ou plusieurs meurtres commis selon ce même mode. Mais dans ce cas, il était à craindre que faute de parvenir à serrer le maniaque au plus vite, d'autres meurtres à la massette fussent commis dans un horizon plus ou moins proche.

Pourtant, Abel reniflait autre chose. Il y avait la quasi-absence de réaction de la veuve Lecoin, presque de l'indifférence. Il émanait de cette femme quelque chose de malsain. Il s'ébroua. Il était en train de s'enfermer dans des préjugés, ce qui était la meilleure façon de fourvoyer une enquête dans une impasse.

Il avait mal au crâne. Il arrêta sa voiture devant une pharmacie, acheta un tube d'Aspirine 1000 dont il prit immédiatement un cachet. La pharmacienne, une personne entre deux âges, lui avait consenti un verre d'eau de mauvaise grâce, et restait plantée en face de lui, attendant qu'il déguerpît.

Il avala la potion, remercia la potarde hostile et s'éclipsa. Une paire de flics à vélo entourait sa voiture garée en double file. Il montra sa plaque.

– Ça ne vous donne pas le droit de vous garer n'importe comment, lui rétorqua-t-on avec agressivité.

Il en fut quitte pour attendre sa prune. Il en profita pour appeler Javelas. Celui-ci avait le nom et l'adresse du chauffeur du car, qui était de repos. Il envisageait de l'entendre chez lui, mais attendait la fin de la matinée.

Pour être flic, il n'en était pas moins respectueux du sommeil des travailleurs nocturnes.

– Pas besoin d'être à trois pour ça, dit Abel. Tu t'en occupes. Demande de ma part à tes deux acolytes de s'occuper de l'affaire d'Oullins. Il faut privilégier la piste du trafic de chichon. Le juge a signé ce matin un mandat au nom du jeune con qui roule en BM noire. Qu'ils lui mettent la main dessus et qu'ils le passent sur le gril. Tu retourneras les aider lorsque tu en auras fini avec le chauffeur. À tout à l'heure.

Le brigadier attendait, le visage sévère, qu'il eût terminé pour lui donner sa contredanse.

– Vous auriez pu la glisser sous l'essuie-glace, rigola Séverac qui jeta le carton dans la voiture avant de démarrer sur les chapeaux de roue.

Lecoin était technico-commercial dans une boîte de BTP dont les bureaux étaient dans le huitième. Abel comptait interroger les collègues avec lesquels il avait passé la soirée de la veille. Il voulait en apprendre davantage sur le personnage, dont il ne connaissait pratiquement rien, hormis le fait qu'il était marié avec une pétroleuse qui avait dû lui faire porter des cornes longues comme ça.

Chapitre II

Le responsable hiérarchique de Lecoin avalait des cachets de Nicorette à la chaîne, victime de la récente mise en application de l'interdiction de fumer dans les lieux de travail. Son humeur se ressentait de ce sevrage brutal. Il était d'une agressivité caricaturale, qui ne devait pas lui être naturelle, car, par moments, il ramait pour redevenir affable, comme si son comportement le surprenait lui-même.

Séverac, bien que fumeur, ne partageait pas ces affres de drogué en manque. Il possédait la faculté de ne pas fumer sans en souffrir. L'épouse, avec laquelle il ne vivait plus, s'était arrêtée de fumer à sa première grossesse et lui avait interdit de le faire en sa présence. Se plier à ce diktat ne lui avait pas demandé d'effort particulier.

– Lecoin était l'archétype de la promotion interne, expliquait à l'instant Yves Dromel, son patron. Entré dans la boîte comme contremaître, il est passé conducteur de travaux, puis responsable commercial. Bien sûr, il n'avait pas la même culture que les ingénieurs que nous recrutons à présent. Mais sa connaissance concrète du terrain était fort utile.

– Sur le plan humain, comment était-il ?

Dromel leva les bras au ciel.

– Que voulez-vous que je vous dise... Finalement, je le connaissais assez peu. Un peu fruste, il faisait son boulot correctement. Ah ça ! Je n'aurais pas passé mes soirées avec lui !

Il se jeta sur sa tablette de Nicorette et se mit à mâcher avec l'énergie du désespoir.

– Hier soir, votre société a organisé une sorte de fête, si j'ai bien compris ?

– Oui, c'est exact. La livraison du Galion, un très bel immeuble de bureau. Cocktail à 19 heures, beaucoup d'officiels. Tenez, le maire de Lyon était là.

– Ça s'est terminé à quelle heure ?

– Pff ! 8 et demie, peut-être 9 heures... Ah ! Je vois ce que vous voulez dire. Lecoin a dû poursuivre la soirée avec quelques collègues et des sous-traitants. C'est la tradition. Je trouve ce mélange des genres malsain, mais on l'interdirait, le bâtiment ne serait plus le bâtiment !

– Ces quelques collègues, on peut les voir ?

Dromel tripota sa plaquette de Nicorette.

– Mayeux, Glandin, Trossard... Non, ça m'étonnerait qu'ils soient là ce matin. Ils auront prétexté un chantier pour cuver en paix. Sinon... Ah oui ! J'ai croisé Duvallaire en arrivant.

Il compulsa une liste téléphonique interne, pianota un numéro sur son téléphone.

– Duvallaire ? Dromel, à l'appareil. Avez-vous passé la soirée d'hier avec Lecoin ? Oui ? Je vous envoie quelqu'un. Il vous expliquera lui-même ce qu'il veut.

Il raccrocha et se leva, tendit la main à Séverac.

– Corinne va vous conduire, commissaire. Ravi d'avoir fait votre connaissance malgré les circons-

tances. Vous pensez que l'enterrement se fera quand ?

– Je n'en sais rien pour le moment. Je pense que nous rendrons le corps à la famille d'ici un ou deux jours. Le parquet en décidera en fonction du rapport d'autopsie.

Il serra la main de l'énervé et se retrouva à suivre une brune au fessier ondulant à travers des couloirs qui longeaient des bureaux vitrés. Ils passèrent devant une machine à café. Mû par une soudaine inspiration, Abel s'y arrêta.

– Puis-je vous offrir un café ? proposa-t-il à sa guide. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Ça ne vaut certainement pas un expresso, mais à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ?

Surprise, elle accepta. Il l'observait tandis qu'elle touillait son breuvage. La quarantaine, un visage triangulaire de chat éclairé par des yeux très noirs, un corps mince avec des seins que l'on devinait petits mais plein de tenue. Séverac imagina des pointes brunes assez longues, regardant vers le haut.

– Monsieur Dromel va s'impatienter, murmura-t-elle.

– Il fumait beaucoup ?

Elle sourit, lui jeta un regard bref.

– Rien qu'au bureau, deux paquets. En fait, il continue de fumer à l'extérieur.

– Bien sûr, vous connaissiez monsieur Lecoin ?

Elle but une gorgée, pensive.

– Le connaître, c'est un bien grand mot. Je n'avais pas beaucoup de contacts avec lui.

Elle faillit ajouter quelque chose.

– Qu'alliez-vous dire ? l'encouragea Abel, un bon sourire aux lèvres.

Elle hocha la tête, hésita, puis se lança :

– Vous savez, dans le bâtiment, les hommes sont souvent bruts de béton.

– Et même bruts de décoffrage, rigola-t-il. Et Lecoin l'était tout particulièrement ?

– C'est rien de le dire ! Il était vulgaire, les mains facilement baladeuses. Je n'aimais pas prendre l'ascenseur seule avec lui ! Un type malsain.

Elle regarda sa montre.

– Oh la la ! Je dois y aller, monsieur le commissaire. C'est l'heure du courrier.

Elle jeta son gobelet dans la poubelle.

– Duvallaire ne vaut guère mieux. C'est le quatrième bureau à gauche. Vous trouverez ?

*

La moustache était gauloise, quasi anachronique. L'époque était à la sophistication, les éléments pileux faciaux portaient davantage sur le fin collier savamment dessiné ou sur le bouc aussi léger qu'un trait de khôl. La barbe pléthorique était réservée aux intégristes de tous poils (à l'exception des catholiques intégristes qui, eux, donnent plutôt dans le glabre au crâne rasé). Duvallaire était donc un archaïque de la moustache, petit brun massif au ventre proéminent, tendu comme la peau d'un tambour. Présentement, il était occupé à engueuler un fournisseur de béton qui n'avait pas livré un chantier.

Séverac entra dans son bureau sans frapper. Le moustachu regarda l'intrus avec sur sa face poupine et rougeaude, l'expression d'une indicible stupeur. Il posa la main sur le combiné du téléphone et lâcha :

– Z'êtes pas gêné, vous ! Attendez donc dans le couloir que j'aie fini.

Séverac posa sa plaque sur le bureau et s'assit sur le siège des visiteurs. Ça puait le pet refroidi et la sueur aigre.

– Je vous rappelle, dit alors, énervé, Duvallaire à son interlocuteur téléphonique. En attendant, démerdez-vous, je veux deux toupies avant midi. Sinon, j'applique les pénalités.

Il raccrocha brutalement, réprima un rot et s'essuya le front.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? J'ai grillé un feu rouge ?

– Possible, mais je m'en fous, rétorqua Séverac. Police judiciaire. Vous avez passé la soirée d'hier avec Lecoin, n'est-ce pas ?

– Ouais, et alors ?

– À quelle heure vous êtes-vous quittés ?

– Il est parti le premier. Il n'avait pas de bagnole et ne voulait pas rater le dernier train. Je peux savoir...

– Quelqu'un est-il parti en même temps que lui ? Ou immédiatement après lui ?

Duvallaire s'offusqua :

– Vous voulez tout savoir sans rien donner, vous ! Non, personne n'est parti, à part lui. On est allé se finir en boîte, mais lui, depuis quelque temps, il craignait que sa bonne femme ne profite de son absence. C'est pour ça qu'il est rentré chez lui, sinon, vous pensez...

– Il a été assassiné hier soir vers minuit. Vous ne le saviez pas ?

En disant cela, Séverac observait Duvallaire attentivement. Lequel sursauta sans forfanterie et s'exclama :

– Lecoin ? Assassiné ? Mais comment...

Manifestement, la surprise était totale.

– En descendant de son car, à coups de masse, marmonna Séverac. Pas beau à voir, je vous l'assure. J'en ai encore l'estomac barbouillé.

L'autre resta un instant la bouche ouverte, à bredouiller des paroles indistinctes.

– Vous lui connaissiez des ennemis ? reprit Abel.

– En fait, je le connaissais peu, vous savez. Mais enfin, des ennemis, non. Des gens qui auraient pu lui en vouloir sur le plan professionnel, sûrement, mais de là à le tuer... certainement pas.

*

L'équipe était au complet autour de la table de réunion. Annie et Nico d'un côté, les « bras cassés » de l'autre. Séverac posa une fesse sur la table, entre les deux clans.

– Lecoin Jean-Philippe, commença-t-il, 45 ans. Bac pro, service militaire effectué en 1981 dans le génie à Sathonay. Marié un an plus tard à Chantal Manny dont il aura une fille, Clémentine, et un fils, Quentin. Divorce il y a sept ans alors qu'il vient d'être nommé responsable commercial de la SOCIL où il est entré comme contremaître en 1988. Il se remarie peu de temps après avec Carole Roudard, qui a une fille d'un premier lit. Sur le plan judiciaire, rien au casier. Lecoin est inconnu des services de police, si l'on excepte quelques problèmes d'alcool au volant. Ce que j'ai pu pêcher sur le plan humain, c'est qu'il s'agit d'un type assez malsain. Adeptes du droit de cuissage et de la main baladeuse. Il a eu des problèmes avec des filles qui ont fini par démissionner. À vérifier : quelques travaux, dont la piscine de son pavillon, auraient été réalisés à titre gracieux par une entreprise sous-traitante de la SOCIL. Culbuto, ce chauffeur de car ?

– Il se souvient du bonhomme, enfin d'un type descendu à Fleurly. Son car était presque vide. À part Lecoin, deux jeunes qui sont allés jusqu'au terminus. Selon le chauffeur, il n'y a eu aucun contact entre Le-

coin et eux.

Séverac pivota vers les deux jeunots :

– À vous.

Annie et Nico se regardèrent en grimaçant. La jeune femme s’y colla :

– On a pas mal tourné, patron, mais le résultat est maigre. Lecoin a fait construire sa maison il y a sept ans. Le couple n’a pratiquement aucun contact avec ses voisins, qui ne les connaissent pour ainsi dire pas.

– Ce n’est pas tout à fait exact, corrigea Nicolas. En fait, ils ont fréquenté le voisinage à leur arrivée. Ils organisaient même des fiestas, barbecues et toute la lyre. Mais assez vite, les ponts ont été coupés. Les femmes du voisinage détestent la mère Lecoin qui est une allumeuse et qui aurait détourné quelques maris du droit chemin conjugal.

– Quant à Lecoin lui-même, sa réputation est plutôt trouble. Cela recoupe les informations que vous avez obtenues à la SOCIL. Une des voisines a parlé d’un homme vicieux. Elle a ajouté qu’elle interdisait à sa fille, qui est copine de celle de madame Lecoin, d’aller chez eux.

– Pour achever de brosser le tableau, madame Lecoin a un amant, un type divorcé qui habite le même lotissement. Un certain Sébastien Proisle.

Abel se frotta les mains.

– Ben dites, la pêche n’est pas si mauvaise que cela ! Bon, vous allez mettre ça par écrit. Passez-moi vos rapports par mail ce soir, je les agglomérerai au mien. Le procureur a confié l’affaire au juge Clamenaz, je le vois demain matin. Attention, soignez votre rédaction, c’est un maniaque de la syntaxe !

Il se tourna vers Blayeux :

– Notre affaire d’Oullins ?

– Maklouf n’a pas craqué. Il nie en bloc.
– Vous l’avez gardé ?
– Bien sûr, il est au frigo.
– On va se l’entreprendre sérieusement. Javelas, tu es partant ? Merci. Blayeux, Pochet, vous vous relaierez. Oui, oui, Blayeux, je ferai un mot pour ta bergère.

Blayeux avait une femme qui ne supportait pas que son mari ne rentre pas le soir, ce qui, dans sa profession, était plutôt problématique.

– Nicolas et Annie, poursuit Séverac, vous continuerez demain les recherches concernant Lecoin. Retrouvez sa première femme, questionnez-la. Moi, je retournerai à Fleurly cuisiner la veuve.

Nicolas ricana :

– Faites gaffe à votre vertu, patron ! Celle-là, c’est une chaudasse !